

Figures de la figure

Sémiotique et rhétorique générale

Sous la direction de
Sémir BADIR
& Jean-Marie KLINKENBERG


Pulim

En altérant la rhétorique

Sémir Badir

Flatter ne profite pas à celui qui l'écoute, dit mon maître vénéré. Suivre est toujours trahir un peu. Critiquer n'est pas discerner. Variante de ce précepte : il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain. J'ai fait miens les deux premiers enseignements avec un enthousiasme suspect : cela cache mal la difficulté que j'éprouve à m'accommoder du troisième. Aussi, lisant la réponse fournie par le Groupe μ à la critique, acerbe, faite autour de *Rhétorique générale* par Pierre Kuentz, qui en regrettait le manque de cohérence théorique, j'ai pris pour moi, en guise d'avertissement de ce à quoi je ne devais prétendre dans cette étude, la réplique suivante : « Regarder les choses de très haut et se réclamer de positions théoriques impeccables, c'est aussi reporter indéfiniment le travail à plus tard » (Groupe μ 1970 : 216)¹.

En effet, voilà bien le problème. Pour ma part, je continue à croire que la réflexion théorique et le travail d'analyse peuvent être menées de front, et même gagnent-elles à l'être. Je dis cependant « de front », et non « de concert », car ce ne sont pas seulement quelques dysharmonies passagères que leur voisinage provoque. Ce que la coexistence de la réflexion et de l'analyse permettent de manifester, ce sont les enjeux de définition d'une discipline, et cela concerne à la fois la place de celle-ci dans l'organisation des connaissances et sa propre évolution historique. C'est, si l'on refuse l'idée d'une limite naturelle au domaine couvert par la rhétorique, mettre en place un « front mouvant » (expression empruntée à Kuentz 1975 : 4).

Et, certes, il faut alors se résigner à sortir de la place, et ne pas se préoccuper du travail qu'il y aurait à y faire. Pour mettre en jeu la définition de la rhétorique, il est nécessaire d'opter pour une position d'altérité. Je chercherai ainsi à me positionner comme un étranger, qui ignore les bonnes mœurs et ne parle pas correctement la langue allogène, comme un hérétique, qui suspend la transcendance (*i.e.* les axiomes et jugements *a priori*) et exclut toute médiation, en ce compris les méthodes, enfin comme un idiot, être simple qui n'a aucun savoir à défendre ni pour le défendre², et j'espère que, à un titre ou à un autre, on voudra bien me trouver fréquentable.

Horizons épistémologiques

Pour commencer de me conformer à cette simplicité souhaitée, j'exposerai tout de go le plan d'ensemble de ma réflexion, quitte à n'en pouvoir donner par la suite que des morceaux grossièrement découpés, car ce genre d'intervention se prête assez peu aux formes chirurgicales, à moins de planer très haut au-dessus des choses, ce que je ne souhaite pas faire, comme on l'a compris.

Je pars d'un rapprochement entre l'élaboration, dans les années soixante-dix, du rhétorique et de la connotation. D'abord, le rhétorique, en tant que spécificité objective décrite par la rhétorique, émerge au même moment où l'on élabore comme objets linguistiques les effets de signification dits « connotatifs ». Ensuite, on a pu chercher à englober l'un de ces concepts par l'autre et vice versa. C'est ainsi que pour le Groupe μ les sens connotatifs résultent de procédés rhétoriques parmi d'autres³, tandis que pour Kerbrat-Orecchioni (1977 : 91) les sens rhétoriques ne forment qu'une partie des cas de connotation. Enfin, et surtout, les sens connotatifs comme les sens rhétoriques se mesurent à un autre sens, dit « dénotatif » ou « de degré zéro », à d'autres sèmes, dits « dénotatifs » ou « essentiels ».

Plus globalement, les travaux portant sur le rhétorique et sur la connotation ont suscité un désir d'articulation entre les descriptions linguistiques et les études littéraires. Cette articulation fait aujourd'hui l'objet de réévaluations approfondies au sein des études de sémantique de textes. La notion de connotation, jugée désuète, y est presque totalement écartée et le rôle des figures dans l'interprétation du rhétorique, minimisé (je renvoie ici aux travaux de Rastier 1987 : 42 & 119-122, pour une critique de la connotation, et 2001 : 133-166, pour

un examen du rhétorique et des théories du double sens.). Connotations et figures rhétoriques auraient contre elles le défaut majeur de dépendre des théories du double sens. Et à l'encontre des théories du double sens deux principaux reproches reviennent régulièrement : elles aboutissent à des descriptions trop statiques ; elles rendent compte de manière inadéquate des normes de langage.

Toutefois, si rhétorique et connotation convergent lors de la période structuraliste, le tracé de leur fréquentation réciproque se distend au fur et à mesure qu'on remonte dans leur histoire conceptuelle.

La connotation tient son origine de la logique scolastique ; elle passe ensuite à la logique de Port-Royal, puis à la philosophie analytique anglaise et fait son apparition dans le champ des sciences du langage dans la première moitié du XX^e siècle, après un crochet en psychologie expérimentale, d'abord avec Bloomfield, puis avec Hjelmslev (cf. Garza-Cuarón 1991). La critique littéraire s'y attache à travers les développements d'une science des signes, la sémiologie, inaugurée en France par Greimas et Barthes. L'histoire de la connotation témoigne ainsi d'une ratiocination sur le sens et sur les rapports entre le langage et le monde. Elle est le dépositaire de toutes les formes de raisonnement et de signification qui s'écartent d'une adéquation réaliste primaire des mots aux choses, tout en en renforçant d'ailleurs le privilège. Inessentiel, secondaire, ajouté, conceptuel, affectif, le sens connotatif s'oppose à un sens, dit « nominatif », « référentiel », « désignatif », « dénotatif », qui est univoque et qui lie, moins par convention que par ordre et raison naturelle, le mot à une et une seule unité du monde. Certes, dès lors que les langues ont fait l'objet d'études particulières, l'adéquation du mot avec la chose est devenue toujours de plus en plus difficile à maintenir. La connotation, voyant son rôle s'enrichir et se diversifier au fur et à mesure des obstacles rencontrés, n'a pas moins puisé dans son origine logicienne une force suffisante pour les surmonter tous. Ce qui revient à dire que la connotation, par son histoire et jusqu'à sa grande popularité dans les théories structuralistes, est l'une des manifestations exemplaires de l'expansion d'une pensée monologique, descriptiviste et rationaliste, jusque dans les zones les moins propices à ce régime de savoir — dans l'étude de la littérature, des expressions affectives, des mythes, des phénomènes idéologiques, parmi d'autres choses.

Tout au contraire, la rhétorique concourt dès son origine à une appréhension littéraire du monde. Je rappelle au pas de course qu'elle constitue chez les Grecs un savoir technique, et non un savoir spéculatif. Il est vrai que chez les Romains, la rhétorique n'est plus

seulement un moyen utile pour participer à la vie politique mais qu'elle devient un but en soi (une théorie), stimulant un art de vivre et de penser. Sautons les siècles. Dans le poème d'Henri d'Andeli, « La bataille des VII arts », écrit en ancien français vers 1240, elle se range du côté de la Grammaire d'Orléans dans le conflit qui oppose celle-ci à la Logique de Paris. Logique l'emporte haut la main, abandonnant à Grammaire et Rhétorique un simple rôle propédeutique. Grammaire et Rhétorique restent néanmoins confiantes dans les générations futures pour que leur soit restaurée une place privilégiée, ce en quoi on pourrait considérer, dans un premier temps, qu'elles ne se sont pas trompées, puisque Pétrarque viendra bientôt redynamiser l'idéal littéraire (cf. Bird 1976 : 80-97). Mais, à long terme, c'est bien le rôle propédeutique qui sera consacré par la modernité, réduisant la rhétorique à ce qui en elle est le plus aisément scolarisable, à savoir les figures. Pendant deux siècles, ceux qui en seront les descripteurs et les théoriciens soumettront la rhétorique à une opération de logicisation du savoir. Il ne fait pas de doute que le Groupe μ contribue lui-même à cette manœuvre. Il cherche à formaliser le mécanisme rhétorique en le décrivant par des opérations logiques et participe de ce fait au mouvement plus général que sont les « sciences humaines », grâce auxquelles l'aliénation des littéraires face à l'idéologie scientifique s'est considérablement accrue.

Voilà, à grands traits, brossé l'horizon de ces recherches. Les questions d'« épistémologie », ou de théorie critique, doivent trouver à se situer dans une compréhension historique des pratiques du savoir. Cette compréhension regarde dans les deux directions du temps : vers le passé, elle rattache l'évolution d'une discipline à ce qui a suscité son émergence ; vers le futur, elle se demande si les changements théoriques conduisent à des mutations épistémiques. La connotation et le rhétorique se rejoignent mais elles n'appartiennent pas aux mêmes traditions : la connotation appartient à la tradition logicienne qui sert de fondement aux sciences modernes ; le rhétorique découle d'une formalisation récente de la tradition herméneutique et encyclopédique. La question qui se pose est de savoir si cette conjonction est un accident plus ou moins évitable ; ou si au contraire elle annonce la possibilité d'une réunion des deux traditions épistémiques. Je crois comprendre que dans le chef de Jean-Marie Klinkenberg, qui, avec son comparse Francis Édeline, poursuit les travaux du Groupe μ , la rhétorique et, par delà, la sémiotique sont des lieux où le savoir pourrait s'unifier, subsumant les deux traditions (cf. la leçon inaugurale de J-M. Klinkenberg à la chaire Francqui 1995-1996, notamment ce sous-titre

éloquent : « Connaissance rhétorique et connaissance scientifique : une base commune », 1996 : 16).

Je voudrais à présent revenir sur deux notions clés de cette présentation de la rhétorique : d'abord, sur le rhétorique, puis sur le degré zéro.

Le rhétorique

Parler *du* rhétorique, au masculin substantivé, ce n'est pas nécessairement partir à la recherche d'une essence, comme voudrait le dénoncer Kuentz. Si je dis que le froid s'est abattu sur nos régions, je n'invoque pas nécessairement la colère d'un dieu Froid. Je parle de réalités climatiques sous le biais d'une représentation abstraite. De la même manière, parler *du* rhétorique, c'est s'efforcer d'embrasser dans une représentation conceptuelle la diversité des procédures rhétoriques. Bref, c'est procéder à une réduction, et cette réduction n'a nul besoin d'être ontologique (elle ne conduit pas à une essence), ni même phénoménologique (elle n'assigne pas au rhétorique un domaine) ; elle est seulement épistémologique.

Réduire, en outre, n'est pas restreindre. Et c'est lire bien mal *Rhétorique générale* que de croire qu'on n'a là entre les mains qu'un traité des figures. Dans *Rhétorique générale*, la partie qui traite des figures s'intitule « Rhétorique fondamentale » ; il y est question précisément d'abstraire des figures rhétoriques, dont l'inventaire semblait jusqu'ici un bric-à-brac hétéroclite, un petit nombre d'opérations logico-sémantiques capables de les générer. Ces opérations définissent bien le rhétorique, à tout le moins une structure spécifique au fonctionnement des figures. Mais c'est la seconde partie qui justifie le titre de l'ouvrage, encore s'intitule-t-elle elle-même, plus modestement, « Vers une rhétorique générale », par quoi elle indique que le titre retenu pour l'ouvrage commet une synecdoque généralisante, peut-être imposée par l'éditeur — ce ne serait pas la première fois ni la dernière qu'on exagérerait un peu la marchandise, la Bible ayant montré l'exemple. La seconde partie de *Rhétorique générale*, donc, montre que les opérations rhétoriques peuvent s'appliquer non seulement aux textes littéraires, mais également à d'autres types d'énoncés linguistiques, parmi les plus répandus dans la société, tels la réclame et le slogan, ainsi qu'à d'autres types de communications, à d'autres sémiotiques, tels le cinéma ou la conversation. Jean-Marie Klinkenberg a remarqué que c'est à tort qu'on a souvent confondu l'écart, qui est au principe des mécanismes

rhétoriques, avec l'exception. Le rhétorique est tout sauf exceptionnel. C'est « la partie créative d'un système sémiotique : celle qui permet de faire évoluer celui-ci par la production de nouvelles relations entre unités et donc (puisque ce sont les relations qui fondent la nature des unités) par la production de nouvelles unités » (Klinkenberg 1996 : 17). La rhétorique générale n'est donc certainement pas restreinte, car elle s'étend à bien des domaines, et même n'est-elle pas élargie mais bel et bien générale, car il n'y a pas de domaine qui soit par elle théoriquement privilégié.

Cela étant dit, il est vrai que la nouvelle rhétorique n'accomplit pas le programme de la rhétorique antique, et qu'en comparaison de celle-ci, comme le Groupe μ l'a toujours reconnu, elle se limite à l'*elocutio*. Il faut toutefois se demander pour quelle raison elle le fait. Ce n'est pas, là encore, à cause d'une restriction qu'elle s'imposerait. L'autonomisation de l'*elocutio* n'est pas un retranchement. C'est une manœuvre qui vise à réorienter l'ensemble de la rhétorique à partir de cet axe objectiviste. Sa réduction est celle d'un expérimentalisme en laboratoire qui ne se coupe du monde des discours que pour répondre de lui au moyen de lois. L'*inventio*, la *dispositio*, l'*actio* et la *memoria* sont en fait intégrées dans l'*elocutio* comme autant de moments logiques : *inventio* est le moment de création, à partir des disponibilités du système sémiotique visé ; *dispositio* coïncide avec le moment de négociation avec les autres unités du système ; *elocutio* représente le moment d'objectivation du phénomène ; *actio*, le moment où l'énoncé rhétorique, sous la responsabilité des lois sémiotiques générales, interpénètre avec la réalité sociale ; et *memoria*, le moment où l'objet rhétorique est intégré dans le système et susceptible de réutilisation.

Autrement dit, la nouvelle rhétorique opère à mon sens un changement épistémique. La rhétorique romaine visait la maîtrise d'une technique pour une finalité théorique (la sagesse), la nouvelle rhétorique est d'abord théorique, et trouve ensuite à s'appliquer. Ce renversement est conforme à celui opéré par les sciences modernes. Il permet de rompre avec le mentalisme dominant encore à la fin des années soixante dans la philosophie existentialiste, le commentaire de textes et les études stylistiques. Le structuralisme, au programme duquel souscrit la nouvelle rhétorique, affirme la volonté de rapatrier les études littéraires dans l'orbite de l'*épistémè*, qui exprime l'idéal des sciences, et rompt avec l'antique idéal de la *paedeia*. Ce renversement a un prix : pour éviter la Charybde mentaliste, la nouvelle rhétorique doit se rapprocher dangereusement de la Scylla logiciste. Elle s'est d'ailleurs montrée séduite par

les libelles que le logicisme a produit à répétition pour imposer aux savoirs humains des modèles intégrationnistes. Ce fut d'abord le pragmatisme⁴, ensuite, le souvenir du péril mentaliste étant devenu lointain, le cognitivisme (cf. « Cognition, sens et figure de rhétorique », Klinkenberg 1996 : 1-24). De fait, la pragmatique intégrée et les sciences cognitives découlent toutes deux du programme épistémique de la philosophie analytique (pour une argumentation, voir Rastier 1990, à propos de la pragmatique ; et Rastier 1991, à propos des sciences cognitives). Le formalisme logique, sans doute grâce à sa malléabilité à l'air du temps, est ainsi devenu l'unique paradigme reconnu pour tout savoir. La nouvelle rhétorique trahit l'ancienne rhétorique, non pas en la restreignant, mais en adoptant ce principe d'intégrationnisme. La théorie générale du Groupe μ , bien que ses applications circonscrivent un champ de recherches effectives, est d'une puissance d'explication susceptible de couvrir l'ensemble des phénomènes sémiotiques. On peut avoir un aperçu de cette puissance par les travaux que le Groupe μ et ses membres individuels ont consacrés au domaine visuel (cf. Groupe μ 1992) et au domaine de l'épistémologie et de la pensée scientifique (cf. Groupe μ 1994 & Klinkenberg 1996).

Je ne cherche ni à affirmer ni à infirmer le droit de la nouvelle rhétorique à prétendre à cette généralité. Je pointe seulement le changement épistémique que ses propositions impliquent. Rompant avec le programme ancien, la nouvelle rhétorique ne s'est pas intégrée dans un nouveau programme de recherches, qui, concernant les Lettres, n'est pas encore défini (et ne le sera sans doute jamais, pour des raisons précisément épistémiques), elle s'est bien plutôt inspirée des modélisations logicistes successives pour présenter elle-même des modèles intégrés de recherches. C'est peut-être d'ailleurs là que le logicisme connaît des modes propres de perversion. La nouvelle rhétorique, à l'instar de la sémiotique d'obédience greimassienne, de la sémiotique peircienne, de la linguistique pragmatique ou des sciences cognitives, parmi bien d'autres, propose un programme de recherches qui, au lieu de s'articuler avec les autres en assimilant des choses glanées à gauche et à droite, les concurrence en connaissance de cause, ou coexiste avec eux dans une ignorance réciproque relative, avec pour potentiel une généralité théorique d'application et une extension maximale d'analyses. L'impulsion de cette perversion « pan-épistémique » aura d'abord été donnée au sein des sciences sociales, à travers la systémique, elle-même dérivant du projet d'Otto Neurath pour une « Science Unifiée ».

Degré zéro

Le second point théorique que je voudrais aborder vise le concept de degré zéro. Là non plus les critiques n'ont pas rendu justice au Groupe μ de leurs intentions proclamées ni des outils conceptuels qu'ils ont utilisés pour les mettre en œuvre. Ils ont d'ailleurs souvent critiqué *Rhétorique générale* conjointement au livre de Jean Cohen *Structure du langage poétique*. Or, si les deux livres ont d'indubitables points communs en terme d'objets (la poésie) et de représentations épistémologiques (qui sont celles de leur temps, c'est-à-dire, pour faire vite, structuralistes), ils diffèrent sensiblement par le niveau de technicité conceptuelle et le registre de discours, lequel se montre volontiers épideictique chez Cohen.

En ce qui concerne le concept de degré zéro, les arguments théoriques liminaires de *Rhétorique générale* (1970 : 35-38) ne doivent pas être tenus pour de simples précautions oratoires, même si, dans les chapitres ultérieurs, on peut regretter quelques formulations maladroites — sans doute peut-on y voir une des limites du travail à six mains, qui présente par ailleurs bien des avantages. Je regroupe ici en deux ou trois massifs ces arguments.

Le degré zéro à partir duquel la figure rhétorique est interprétée est un degré zéro contextuel, localisé dans un genre textuel, un registre discursif ou un type de communication. Sur d'autres désignations envisageables, l'expression de *degré zéro* a l'avantage de pouvoir réunir l'ensemble des bases d'identification et d'interprétation du rhétorique, classées ici par ordre décroissant de généralité : systèmes linguistiques (lexique, grammaire), normes culturelles, genres et topoï littéraires (intertextuels ou idiolectaux) et régularités intratextuelles (isotopies). Comme on le voit, les prescriptions retenues pour l'établissement du degré zéro sont multiples et diversifiées. La théorie présentée dans *Rhétorique générale* n'est certes pas, comme Kuentz cherche à l'en accuser, « une résurgence de la théorie classique du 'sens propre' » (1971 : 112). Le Groupe μ n'a pas besoin de soutenir l'existence, et je ne sache pas qu'il l'ait jamais fait, d'une langue quotidienne, ordinaire ou pedestre⁵. Le malentendu semble venir du fait que, chez les détracteurs de cette notion, le degré zéro soit entendu comme base de production de la figure rhétorique, comme si le créateur d'une figure de rhétorique écrivait avec la conscience d'un texte littéral potentiel, alors que chez le Groupe μ le degré zéro intègre seulement les conditions d'interprétation de la figure.

Du reste, le Groupe μ donne volontiers comme synonyme à l'expression de *degré zéro* le terme de *norme*. C'est préciser qu'il ne saurait être question d'énoncer en tant que tel le degré zéro d'une figure. Ce qui se donne dans une interprétation, ce sont des occurrences de degré zéro, et non le degré zéro lui-même. Qu'on s'en assure par un exemple, et prenons-le, pour changer, parmi les métaplasmes. Soit le titre d'un ready-made de Marcel Duchamp : « L.H.O.O.Q. ». Tout d'abord, ce titre se donne pour un acronyme. Qu'on ne puisse le littéraliser ne gêne rien le fait qu'il soit interprété comme tel, en fonction des normes d'usage de la ponctuation. La connaissance de l'œuvre de Marcel Duchamp permet d'en assumer l'aspect cryptique et laisse ouvert, non formulé, le degré zéro d'un tel acronyme. Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'un historien de l'art finisse par trouver dans le corpus des textes dada un énoncé conforme à l'acronyme duchampien. Mais c'est une autre interprétation qui s'impose ordinairement. La norme invoquée est alors celle du mode de fabrication des métaplasmes dans les textes dada. Le titre de Duchamp devient un rébus alphabétique. Par transcodage, le degré perçu du métaplasme peut être donné comme un énoncé français : *Elle a chaud au cul*. Troisièmement, selon une norme interne à l'œuvre du peintre, à savoir que Duchamp emploie souvent la langue anglaise pour les titres de ses ready-made, un transcodage linguistique, basé sur des équivalences phonétiques, peut surgir : *look*, dont la signification au regard du tableau — ce que le Groupe μ appelle l'*éthos* de la figure — est indubitablement éloquente. Quel est ce tableau en effet ? un portrait de Mona Lisa avec des moustaches et une petite barbiche. Ceci nous conduit à une quatrième occurrence de degré zéro de « L.H.O.O.Q. » : *la Joconde*, métaplasme par substitution complète ; c'est une norme générique — celle du remake — qui permet cette fois de déterminer le degré zéro par l'intertexte des titres d'œuvres picturales. On peut donc trouver au moins quatre occurrences de degré zéro de « L.H.O.O.Q. », et l'une d'entre elles n'est pas littéralisée. Chacune de ces occurrences a privilégié une ou plusieurs normes qui entrent en jeu dans l'interprétation de la figure. Aucune, cependant, ne détient la vérité d'un « sens propre » vis-à-vis de l'œuvre de Duchamp, car ce n'est pas de la production de l'énoncé qu'elle saurait répondre.

Le lien établi entre degré zéro et norme permet également d'articuler avec plus de précision rhétorique et connotation. Cette articulation apparaît clairement au détour d'un exemple donné par Klinkenberg dans le contexte d'une mise au point sur l'écart et la norme :

On voit une tendance, dans nombre de cultures, à nommer une nation ou une collectivité par sa spécialité gastronomique supposée. En vertu de ces schémas, un franchouillard xénophobe pourra s'exclamer *Eh va donc, Rosbif !* en s'adressant à un sujet de la reine d'Angleterre, ou encore traiter un concitoyen de M. Berlusconi de *macaroni*. Il s'agit là d'un moule disponible, qui renvoie à une architecture du monde, architecture soutenue par de grands stéréotypes. De cette architecture, un Roland Barthes avait fort bien traité, [...] lorsqu'il parlait de l'italianité' comme d'un moule idéologique producteur de figuralité (Klinkenberg 1996 : 196).

On se souvient sans doute que l'« italianité » était décrite par Barthes comme la connotation d'une photo publicitaire, et que l'article s'intitule « Rhétorique de l'image » (1964). On avait donc l'amorce d'une jonction entre norme et connotation. Trois ans plus tard, *Système de la mode* (1967) nommait explicitement niveau connotatif le système rhétorique. Mais que peut valoir ce « système rhétorique » ? Comme les figures d'un texte ne sauraient être tenues elles-mêmes pour un système, c'est bien l'ensemble des normes sur lesquelles repose leur interprétation qui forme système, et cela quand même, comme je l'ai rappelé, ces normes seraient multiples et diversifiées.

Il est vrai toutefois que, pour le Groupe μ , une certaine norme semble se détacher des autres et occuper une place privilégiée ; c'est la norme grammaticale, qui rassemble, lit-on dans *Rhétorique générale*, « les sèmes essentiels », tandis que les autres normes contiennent les « sèmes latéraux ». Des sèmes essentiels, on ne trouve pas de véritable définition ; seulement précise-t-on qu'il s'agit de sèmes essentiels à *nos propos*, « c'est-à-dire des sèmes que l'on ne pourrait pas supprimer sans retirer du même coup toute signification au discours » (1970 : 36). La paraphrase ne me paraît pas très éclairante et témoignerait plutôt d'une certaine perplexité⁶. Au demeurant, « sème essentiel » n'est pas une notion à laquelle le Groupe μ se tient, pas même dans *Rhétorique générale*, où l'on parle également, et apparemment de façon plus ou moins équivalente, tantôt de « sèmes nucléaires », tantôt de « sèmes dénotatifs », la dernière paraphrase ayant au moins l'intérêt pour moi de confirmer l'idée que les autres normes, par opposition, sont à prendre au niveau connotatif.

Mais si je prends la peine d'évoquer les sèmes essentiels, c'est parce qu'ils sont à la base (ou simplement le prétexte, je ne sais trop) d'une autre distinction, celle-là éminemment intéressante, posée entre *degré zéro absolu* et *degré zéro local*. Seul le degré zéro absolu contient exclusivement les sèmes essentiels, tandis qu'aux degrés zéros locaux s'ajoutent « un certain nombre de sèmes latéraux ramenés au minimum

en fonction des possibilités du vocabulaire » (Groupe μ 1970 : 36). Or ce sont ces degrés zéros locaux qui correspondent aux normes auxquelles j'ai fait référence précédemment. Qu'est-ce alors que le degré zéro absolu ? Et quelle est sa fonction dans la réflexion théorique ? J'ai l'impression que le Groupe μ avance sur des œufs, mais beaucoup plus loin tout de même qu'ont eu l'habitude de le faire les poéticiens contemporains, et même un certain nombre de linguistes :

On peut également concevoir le degré zéro comme cette limite vers laquelle tend, volontairement, le langage scientifique. Dans cette optique, on voit bien que le critère d'un tel langage serait l'*univocité*. Mais on sait aussi à quels efforts de redéfinition des termes une telle exigence conduit les savants : n'est-ce pas convenir que le degré zéro *n'est pas* contenu dans le langage tel qu'il nous est donné ? [...] Le *degré zéro absolu* serait alors un discours ramené à ses *sèmes essentiels* (par une démarche métalinguistique, puisque ces sèmes ne sont pas des espèces lexicales distinctes) (Groupe μ 1970 : 35-36).

Les critiques n'ont pas tenu compte de ces remarques importantes. Il me semble pourtant qu'elles apportent un démenti patent à la soi-disant implication d'un langage pédestre sous-jacent. Le degré zéro absolu n'est pas une norme. C'est une limite asymptotique.

À partir de là, on retrouve deux grands développements théoriques de la tradition structurale de la linguistique. D'une part, le degré zéro absolu reconduit la théorie saussurienne de la valeur, et évoque ce qu'ailleurs j'ai appelé une « ontologie négative » de la sémiotique (cf. Badir 2002). Dans cette optique, l'expression de « sèmes essentiels » serait à prendre au pied de la lettre : ils participent de l'essence de la langue, c'est-à-dire qu'ils en instaurent une zone ontologique, certes nécessaire, mais en tant que telle étrangère aux savoirs positifs. D'autre part, le degré zéro absolu exige une positivisation hors des formes de la langue, dans un métalangage. Le degré zéro absolu fait pendant aux degrés zéros locaux exactement de la même manière que, dans la glossématique hjelmslevienne, la métasémiotique et la sémiotique connotative constituent les deux sémiotiques symétriques dans lesquelles se réalisent les formes dénotatives. — Je n'en dirai pas plus là-dessus, pour ne pas solliciter abusivement la théorie contenue dans *Rhétorique générale*.

Topique et dynamique

Mais je poursuivrai avec un dernier point de rapprochement entre rhétorique et connotation qui mettra à nouveau en rapport le projet théorique de la nouvelle rhétorique avec la glossématique.

Les figures de rhétorique peuvent être appréhendées selon deux points de vue — et, dans le discours théorique du Groupe μ , ces deux points de vue sont effectivement présents. D'une part, les figures de rhétorique se distinguent des normes et s'offrent alors au moyen d'une classification raisonnée. D'autre part, les figures de rhétorique explicitent des procédures de changement dans les rapports entre les unités d'un système linguistique, le rhétorique dans sa généralité pouvant alors être considéré comme le principe dynamique du système (et c'est ce sur quoi insiste Klinkenberg dans ses derniers écrits, en mettant en relation rhétorique et pragmatique, rhétorique et cognition).

Or, dans la glossématique, deux rôles, tout à fait similaires aux deux approches du rhétorique que je viens d'évoquer, sont assignés à la sémiotique connotative. On se rappelle que chez Hjelmslev il y a deux concepts qui désignent le système d'une langue (ou *les* systèmes, et c'est là précisément le problème dont leur dualité rend compte) : le schéma en définit l'analyse, tandis que les normes servent de descriptions. Eh bien : aux normes, la sémiotique connotative offre une hiérarchie, dans laquelle la norme dénotative sera considérée comme la première (si on était dans l'ordre de l'analyse, mais on ne l'est pas, on aurait pu dire « comme essentielle ») ; par rapport au schéma, la sémiotique connotative est employée à contrôler le principe d'homogénéité postulé dans l'analyse et à en relativiser le résultat (c'est-à-dire, à ne pas faire coïncider la sémiotique dénotative avec « la » langue). Dans ce cas, la sémiotique connotative n'« ajoute » rien ; elle démultiplie et hétérogénéise. Bref, elle rend compte du dynamisme du système.

Pour employer des termes plus généraux, on voit bien que dans la théorie de la nouvelle rhétorique, — mais c'est vrai aussi de la sémiotique connotative dans la glossématique, et sans doute également vrai de beaucoup de problématiques issues des théories structurales ou structuralistes —, il y a une tension entre ce qu'on peut appeler une *topique*, c'est-à-dire une organisation spatialisée d'unités sémiotiques, et une *dynamique*, qui régit plutôt, quant à elle, les relations entre les unités, en y rendant possibles les changements historiques et les différenciations psychologiques et sociales⁷.

Dans les travaux structuralistes, il semble que la topique a très souvent précédé la dynamique. Cela participe de ce que j'ai appelé le mouvement de positivisation et d'objectivisation dans les sciences humaines. La finalité d'une topique, en effet, c'est de fournir une description. Or ce sont bien des enjeux descriptifs que rencontraient avant tout les travaux d'obéissance structuraliste : ceux-ci avaient

l'ambition de présenter des descriptions plus raisonnées, systématisées, dans des domaines du savoir où la taxinomie, voire le simple répertoire, tenait lieu jusque là de savoir positif. Mais la structure ne peut pas éviter de partager avec la taxinomie et le répertoire les mêmes lacunes, qui sont celles des topiques et de leurs spatialisations, à savoir qu'elle encourt le blâme d'être jugée trop statique. Et quand à ce défaut s'ajoute la contrainte de la formalisation ou de la logicisation, la structure risque fort d'être considérée comme indûment universalisante et généralisante.

C'est bien la critique majeure qui est revenue si souvent dans les commentaires de *Rhétorique générale*. Cette critique, bien qu'elle n'ait guère montré d'aménité, est plutôt constructive que destructive, c'est-à-dire qu'elle pointe un état de la nouvelle rhétorique, et non la définition même de son projet théorique. Dans nombre de travaux récents, les membres du Groupe μ ont développé l'analyse dynamique de la rhétorique, en minimisant les nécessités topiques, ou en en suspendant certaines facilités.

*

Je me résume. J'ai commencé par l'exposition d'une thèse concernant les tenants épistémologiques de la nouvelle rhétorique. Par son ancrage structuraliste au sein des sciences humaines, la nouvelle rhétorique a répandu le mode de pensée logiciste dans un domaine qui, par tradition, est étranger à ce mode de pensée. Dans la suite de mon étude, j'ai moins cherché à démontrer cette thèse qu'à démonter la caricature qu'elle est devenue dans l'esprit des détracteurs de la nouvelle rhétorique. Que ce soit à propos du problème de l'abstraction du rhétorique ou à propos du statut des normes dans la topique descriptive, les effets d'essentialisme, de statisme et d'universalisme ne sont pas intrinsèques à la théorie présentée par le Groupe μ . Ce sont plutôt des tentations, historiquement situées, dans lesquelles le Groupe μ est moins tombé qu'on ne veut le penser et dont ses membres, dans les années quatre-vingt-dix, se sont efforcés de canaliser la source, afin d'y échapper tout à fait. L'universalisme du sens et l'essentialisme du rhétorique sont bien plutôt des limites, au sens où ils servent d'agents réactifs pour la réflexion théorique, et dernièrement pour les réflexions plus particulièrement épistémologiques, que contiennent les travaux du groupe.

Ce que permet de faire voir plus aisément le rapprochement entrepris avec la connotation, elle qui appartient à une tradition de

pensée toute différente, mais qui est contemporaine de la nouvelle rhétorique dans le structuralisme, c'est à mon sens les deux choses suivantes : primo, que lorsque le Groupe μ , répondant aux principales critiques adressées à la nouvelle rhétorique, se tourne vers la pragmatique puis vers les recherches cognitives au titre de cadres de référence, il poursuit ses travaux dans un prolongement normal, à tout le moins régulier, pour nombre de problématiques abordées par les théories structurales ; secundo, que la nouvelle rhétorique s'est ainsi développée au prix d'un renoncement au projet encyclopédique de la rhétorique ancienne, qu'elle a remodelé selon l'*épistémè* des sciences modernes (certains peuvent dire qu'elle l'a « défigurée », mais c'est là un jugement de valeur qui ne sied pas à l'étranger et à l'idiot). Dès lors, je doute que la nouvelle rhétorique soit à même de réaliser la fusion entre les deux idéaux gnoséologiques mentionnés, l'*épistémè* des sciences et la *paedeia* des Lettres.

Notes

- 1 D'abord paru en 1977 dans *Poétique*, le texte d'où est extraite la citation est inséré, en guise de postface, dans l'édition de poche de *Rhétorique générale* (1982). Le Groupe μ réagissait ainsi notamment aux articles de Pierre Kuentz 1971 & 1975. À noter que Pierre Kuentz avait anticipé la réaction du Groupe μ , puisque dans le second de ces articles, il écrivait : « Tant que 'ça marche', on avance ; nous verrons bien, disent-ils, ce qui nous arrête et reconnaitrons ainsi les limites de notre domaine. La frontière est où finit la terre : *finnis terrae*, finistère. Laissez-nous cultiver notre jardin des figures ! / Cette modestie souvent agressive ne doit pas faire illusion. C'est une politique de la recherche qui s'affirme ainsi. Il est essentiel d'en faire apparaître les présupposés, car rien n'est moins neutre que cette prétendue neutralité » (Kuentz 1975 : 5).
- 2 L'étranger, l'hérétique et l'idiot sont les paraphrases de l'*autre* présentées par Jean-Michel Longneaux dans le contexte de la société grecque antique (communication orale, juin 2002).
- 3 Ce sont des cas de métaplasmes à substitution complète. Par exemple, *cuidere* est le métaplasme de *penser* avec effet de sens connotatif : l'« archaïsme ». Le Groupe μ considère plus globalement que toute synonymie est métaplasmatique (cf. 1970 : 93 & 59).
- 4 Cf. les velléités de jonction entre la rhétorique des figures, de tradition structuraliste, et la rhétorique de l'argumentation, affiliée à la pragmatique dès son origine. Jean-Marie Klinkenberg fait de celles-ci « deux sœurs [...] de plus en plus solidaires au sein de la pragmatique » (1996 : 206).
- 5 Du reste, l'hypothèse de la langue ordinaire est soutenue dans un récent ouvrage de sémantique (cf. Normand 2002). On ne dira donc pas que la question soit entendue, ni même qu'elle soit devenue obsolète parmi les linguistes — que du contraire, me semble-t-il.

- 6 Perplexité qu'on trouve aussi chez Saussure quand il aborde la question de la valeur. De la valeur d'un terme, en effet, Saussure n'explique jamais ce qu'elle est ; elle est, tout simplement.
- 7 La distinction entre topique et dynamique a été proposée par Freud, dans *Métapsychologie*, afin de répondre de certaines contradictions de modélisation entre systèmes conscient, préconscient et inconscient. Freud fait remarquer, et cela vaut également dans l'application que j'en propose, que la représentation topique est « la plus grossière, mais aussi la plus commode », tandis que la représentation dynamique est « la plus vraisemblable, mais elle est moins souple, moins facile à manier » (Freud 1915 : 79).

Bibliographie

- Badir, Sémir
2002 « Ontologie et phénoménologie dans la pensée de Saussure » in Bouquet, Simon (éd.), *Ferdinand de Saussure*. Paris, Cahier de l'Herne.
- Barthes, Roland
1964 « Rhétorique de l'image », *Communications* 4 : 40-51.
1967 *Système de la mode*. Paris : Seuil.
- Bird, Otto
1976 *Cultures in Conflict. An Essay in the Philosophy of the Humanities*. Notre Dame : Notre Dame University Press.
- Cohen, Jean
1966 *Structure du langage poétique*. Paris : Flammarion.
- Freud, Sigmund
1915 *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, = Folio, 1986.
- Garza-Cuarón, Beatriz
1991 *Meaning and Connotation*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Groupe μ
1970 *Rhétorique générale*. Paris : Larousse (Seuil, = Points, 1982).
1977 « Miroirs rhétoriques. Sept ans de réflexion », *Poétique* 29.
1992 *Traité du signe visuel*. Paris : Seuil.
1994 « Sens rhétorique et sens cognitif », *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry* XIV/3.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine
1977 *La Connotation*. Lyon : P.U.L.
- Klinkenberg, Jean-Marie
1996 *Sept leçons de sémiotique et de rhétorique*. Toronto : Gref.
- Kuentz, Pierre
1971 « Rhétorique générale ou rhétorique théorique », *Littérature* 4 : 108-115.
1975 « L'enjeu des rhétoriques », *Littérature* 18 : 3-15.
- Normand, Claudine
2002 *Bouts, brins, bribes. Petite grammaire du quotidien*. Orléans : Le Pli.

Rastier, François

1987 *Sémantique interprétative*. Paris : P.U.F.

1990 « La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique », *Nouveaux actes sémiotiques* 9.

1991 *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : P.U.F.

2001 *Arts et Sciences du texte*. Paris : P.U.F.

NE PAS DIFFUSER